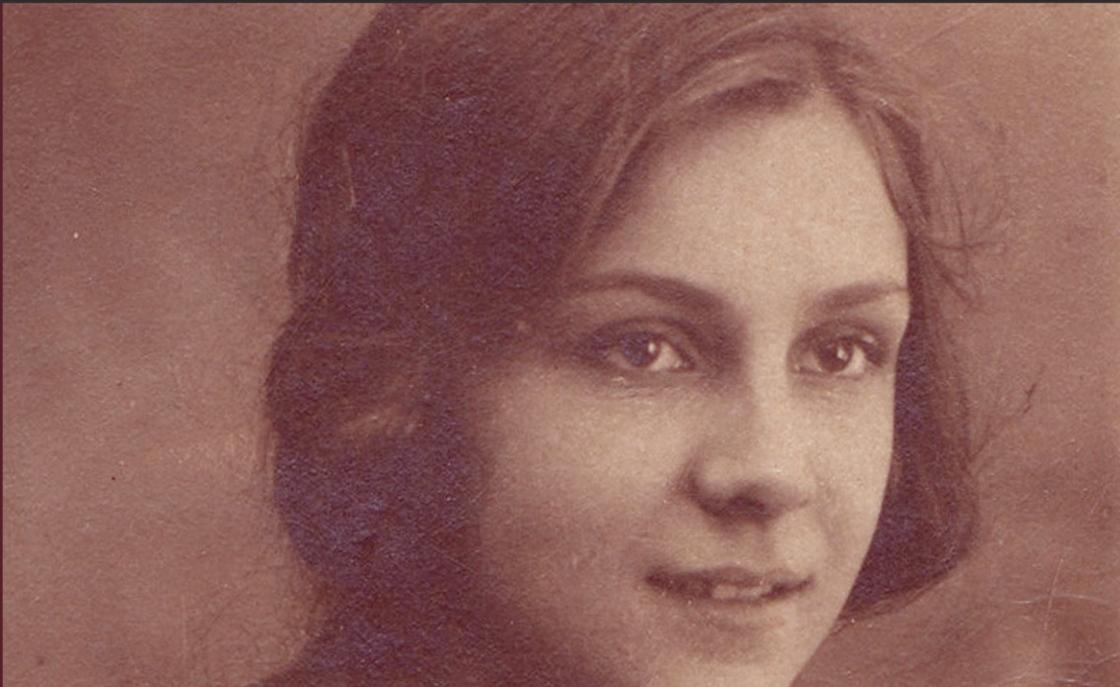


# Le Non-Dit

ART ET LITTÉRATURE

#LE NON-DIT ASBL#AVENUE EMILE VAN BECELAERE, 24B, BTE 4#1170 BRUXELLES#ART ET LITTÉRATURE#N°107-AVRIL 2015



MARIE-THÉRÈSE  
**BODART**  
LES ÉCRITURES PATRIMONIALES

LE NON-DIT, REVUE TRIMESTRIELLE, EST PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE  
ET DU DÉPARTEMENT CULTURE-JEUNESSE-LOISIRS-SPORTS DE LA VILLE DE BRUXELLES

N° 107



AVRIL 2015

# Le Non-Dit

A R T E T L I T T É R A T U R E

**Le Non-Dit**  
est un périodique trimestriel  
disponible au prix de 10 euros le numéro.

Cotisation ordinaire ( 4 numéros) : **40 euros**

Cotisation «membre protecteur» : **50 euros**

Cotisation «membre d'honneur» : **60 euros**

Le Non-Dit asbl,  
Avenue Emile Van Becelaere, 24B, bte 4  
B - 1170 Bruxelles Belgique

GSM : 0474 98 92 27

Tél. 32.2.524.19.86

Courriel : [m.joiret@skynet.be](mailto:m.joiret@skynet.be)  
Compte bancaire : BE 67 0682 2063 2587

Éditeur responsable : *Michel Joiret*

# SOMMAIRE

8

MARIE-THÉRÈSE  
BODART

L'ENFANT DES TEMPÊTES (8) BIOGRAPHIE (11) LES  
ROSEAUX NOIRS (14) LES MEUBLE (17) AUTRE (19)

22

POÈTE, VOS PAPIERS

TRÈFLE INCARNAT (22) - CORAN (26) - LENOBLE (28) - SÁNCHEZ (30) - HOUDART (32)

42

POSTE RESTANTE

BARBARA Y. FLAMAND / L'ODEUR (42)

46  
RIDEAU

DOM JUAN (46) POUR CEUX QUI RESTENT (48)



## L'ENFANT DES TEMPÊTES

Je possède chez moi, dans le bureau où je travaille, un petit tableau à l'huile, peint dans les années trente du siècle dernier. Il représente ma mère lisant. La facture de ce portrait est délicatement impressionniste et quand je contemple cette scène au climat si paisible, cette femme au regard penché sur un livre ouvert, plongée dans une lecture attentive, je suis partagée entre la tendresse et l'étonnement : comment cette lectrice si tranquille pouvait-elle porter en elle un monde imaginaire si tumultueux et si véhément ? Je connais aujourd'hui la réponse à cette question, mais cette réponse me laisse malgré tout songeuse.

Quand j'étais enfant, ma mère était à mes yeux un soleil. Dès qu'elle entrerait dans la chambre, j'avais l'impression que tout devenait plus clair et plus chaud. Elle inclinait vers moi sa tête aux doux cheveux noirs et me caressait la

joue de ses doigts légers...Un jour, en accomplissant ce rituel affectueux, elle me dit quelque chose d'étrange : « Sais-tu, ma fille, que tu es née au milieu des orages ? Que deviendras-tu plus tard, toi, l'enfant des tempêtes ? » Elle murmura ces paroles à voix basse, comme en un rêve, et ne revint plus jamais sur ce sujet. Longtemps, je portai en moi cette révélation comme un secret intime et déroutant. Jusqu'au jour où, sortie des limbes de l'enfance, je voulus en savoir plus. En rapprochant deux dates de notre histoire familiale, je commençai à comprendre : Je suis née en 1939 et ma mère avait publié en 1938 son premier livre, *Les Roseaux noirs*. Elle avait porté en même temps son premier livre et son premier enfant. Or, ma naissance fut une des périodes les plus tempétueuses de son existence, car lors de la parution de son livre, quelques mois auparavant, ce roman avait fait scandale.

J'ai tenté d'en apprendre davantage. A quinze ans, j'ai lu ce livre controversé,



## MARIE-THÉRÈSE BODART

Marie-Thérèse Bodart est née le 7 août 1909 à Arlon, et décédée le 11 août 1981 à Bruxelles. Elle est enterrée auprès de son mari, Roger Bodart, au Jardin des poètes au Mont Saint Aubert, près de Tournai.

Sa famille est originaire de Paris et de Habay. Son père, Bernard Guillaume, a été directeur de la prison de Mons ; sa mère, Eugénie Jacminot, descend de la famille du général français Jacqueminot qui combattit aux côtés de Napoléon. Marie-Thérèse ne connaîtra pas sa mère, morte en couches lorsqu'elle avait deux ans. La petite fille est élevée par sa grand-mère, Julie Jacminot, jusqu'au remariage de son père ; de son second mariage, Bernard Guillaume aura deux filles dont l'une, Marcelle Guillaume (romaniste, entrée au couvent chez les Bénédictines) sera toujours très proche de Marie-Thérèse Bodart qui lui a consacré son roman *Le Mont des Oliviers*<sup>1</sup>, traitant de la vocation religieuse.

En 1933, Marie-Thérèse Guillaume est licenciée en histoire de l'Université libre de Bruxelles, avec la grande distinction. Il semble que sa passion pour l'histoire trouve son origine dans l'ascendance familiale : en effet, le général Jacqueminot (cité ci-dessus et reposant au Panthéon à Paris) est un personnage haut en couleurs. C'est à l'ULB que Marie-Thérèse rencontre Roger Bodart, qu'elle épouse

en 1934 ; celui-ci est juriste et débute sa carrière à Liège comme avocat, puis il devient journaliste à l'INR et est ensuite conseiller littéraire au ministère de l'Instruction publique ; il est par ailleurs poète, essayiste, et deviendra académicien. Le couple aura deux filles : Anne (née en 1939, qui deviendra écrivain sous le nom d'Anne Richter et épousera le professeur et traducteur littéraire Hugo Richter) et Françoise (née en 1945, qui épousera Jean Terrasse, professeur à l'Université Mac Gill de Montréal).

Marie-Thérèse Bodart réalise presque toute sa carrière comme professeur d'histoire au Lycée d'Ixelles, mais elle enseigne d'abord à l'École moyenne des filles de Verviers dont elle est exclue avec fracas en 1938, lors de la publication à Paris de son premier roman, *Les Roseaux noirs*<sup>2</sup>, une histoire de passion, d'inceste et d'adultère (inspirée par *Les Hauts de Hurlevent*) qui, selon la direction de l'école ainsi que la presse bien pensante à Verviers, est scandaleuse et susceptible de corrompre les jeunes filles de l'établissement ; on parle des « monstruosités » imaginées par l'écrivain... La presse littéraire, parisienne et belge, est par contre très élogieuse à propos de ce premier livre ; l'auteur figure parmi les finalistes du prix Femina.

À la suite de ces événements, le couple Bodart quitte Liège pour s'installer à Bruxelles, d'abord avenue Beau-Séjour à

qui avait choqué les esprits bien-pensants de l'époque. Vu les circonstances, avais-je été vaccinée avant de naître, contre les éruptions volcaniques ? Quoi qu'il en soit, l'orageuse incandescence de ce livre ne m'effraya pas. Ce fut autre chose qui me choqua : comment ma tendre mère avait-elle pu forger ce monde d'abîme et de ténèbres ? C'était impossible !... Cela ne lui ressemblait pas du tout. Je refermai l'ouvrage avec irritation et m'exclamai de façon catégorique : « Maman, ce n'est pas toi qui as écrit ce livre ! »

Ma mère a ri. Elle a répété mes paroles à mon père qui a ri. Leurs amis ont ri eux aussi, en entendant cette histoire... Quant à moi, je restai sérieuse, aussi désemparée qu'obstinée : non, ce n'était pas ma mère aux doigts si apaisants qui avait écrit cette

histoire terrible... Des années plus tard, cette lecture troublante me livra enfin la clé de son mystère : en lisant, à quinze ans, *Les Roseaux noirs*, j'avais été confrontée pour la première fois à la dualité de l'artiste. Souvent, cet être aux deux visages contredit dans sa vie quotidienne, ce qu'il affirme dans son œuvre. L'art n'est-il pas une folie libératrice ? Une délivrance de forces obscures...

Pas étonnant que l'image du double ne cessa de me hanter pendant toute ma vie et que je l'ai reproduite sans me lasser, dans ma propre œuvre.

Anne RICHTER

1. *Le Mont des Oliviers*, éditions de Navarre, Paris, 1956.

2. *Les Roseaux noirs*, préface de Charles Plisnier, éditions Corrêa, Paris, 1938.



ROGER BODART ET SON ÉPOUSE

Uccle, puis dans sa maison d'Auderghem près de la Forêt de Soignes où sont accueillis de nombreux poètes, peintres et intellectuels.

Dans l'œuvre de Marie-Thérèse Bodart, la « grande Histoire » se mêle toujours à l'histoire intime des personnages. Plusieurs romans, tels *Les Roseaux noirs* et *L'Autre*<sup>3</sup>, se déroulent dans la région des Fagnes, qu'affectionnait particulièrement l'écrivain et où elle a demeuré durant son enfance. Cet intérêt pour l'histoire l'amène encore à rédiger et publier un essai sur Tolstoï<sup>4</sup>. Mais l'œuvre de Marie-Thérèse Bodart est aussi traversée d'interrogations métaphysiques rappelant Bernanos ou Graham Greene. L'écrivain affectionne les personnages paroxystiques, tourmentés

3. *L'Autre*, éditions Le Monde du Livre, Anvers et Bruxelles, 1960.

4. *Tolstoï*, collection « Classiques du XXème siècle », Éditions Universitaires, Paris, 1971. Réédition : *Léon Tolstoï*, avant-dire de Florence Richter, collection « Histoire littéraire », co-éd. Le Cri / Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, Bruxelles, 2010.

par le mal ou le bien absolu ; dans un beau style classique à ses débuts (*Les Roseaux noirs*), puis d'une plume ascétique autant qu'alerte (*L'Autre*), Marie-Thérèse Bodart donne naissance à des êtres d'exception, à des monstres se débattant au cœur de climats extrêmes, de tourbillons intérieurs et de passions sulfureuses.

Si la plupart des romans de Marie-Thérèse Bodart sont réalistes, une partie de son œuvre s'inscrit dans l'école belge de l'étrange : les romans *L'Autre* et *Les Meubles*<sup>5</sup> relèvent en effet du genre fantastique. Dans *L'Autre*, sans doute son meilleur roman, trois témoins éclairent de manière contradictoire des faits étranges et peut-être diaboliques, origines de la chute d'une famille entière : ces personnages démoniaques subissent-ils l'envoûtement d'un paganisme antique toujours actif ?

Marie-Thérèse Bodart a encore écrit des pièces de théâtre évoquant des mondes en transition : celui de la Renaissance dans *Et*

5. *Les meubles*, André De Rache éditeur, Bruxelles, 1972.

*Adam répondit*<sup>6</sup>, mais aussi notre époque dans *Le Monde éclatera demain*<sup>7</sup>, une œuvre qui s'interroge sur la responsabilité des scientifiques modernes, ces apprentis sorciers disposant aujourd'hui du pouvoir d'anéantir l'humanité. Ces pièces ont été créées au Théâtre royal du Parc. L'écrivain a aussi été chroniqueuse littéraire à la revue internationale *Synthèses*.

La fiction de Marie-Thérèse Bodart a traversé le temps et demeure actuelle ; refusant l'influence de la littérature de l'absurde du XXème siècle, elle a écrit une œuvre singulière, qui, inlassablement, roman après roman, affirme, à travers le chaos existentiel, l'obscur solidarité des vies humaines.

Florence RICHTER

6. *Et Adam répondit*, création au Théâtre royal du Parc, dans une mise en scène d'Oscar Lejeune, 1946.

7. *Le Monde éclatera demain*, création au Théâtre royal du Parc, dans une mise en scène de Marcel Raine, 1953.

À lire, sur Marie-Thérèse Bodart :

- A. RICHTER, *L'œuvre fantastique de Marie-Thérèse Bodart : démons, doubles et miroirs*, dans *Textyles* n° 10, dossier « Fantastiques », 1993, p. 113-121 ;

- GUILLAUME (Marie-Thérèse), dans *Dictionnaire des femmes belges du XIXème et du XXème siècles*, éd. Racine, 2006, p. 296 ;

- BODART (Marie-Thérèse), dans *Nouvelle biographie nationale de Belgique*, volume 12, éd. Académie royale de Belgique, 2014.

## À PROPOS DES ROSEAUX NOIRS

« Un livre est toujours semblable à ce message que le poète enfermait dans un flacon de verre et confiait aux flots.

*Je sais que celui-ci atteindra le rivage. »*

Charles Plisnier

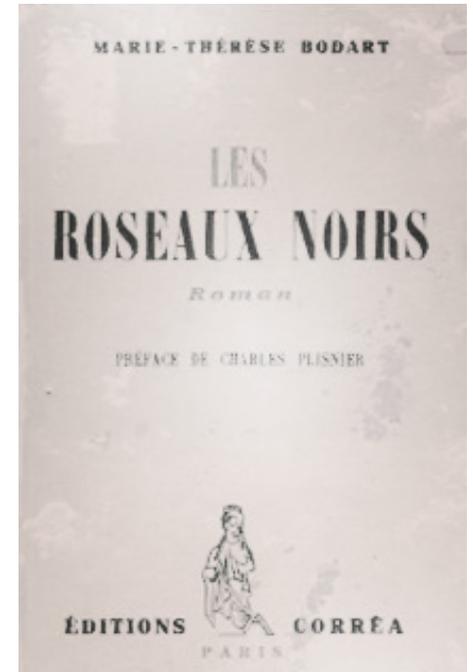
En ornant d'une préface inspirée le roman « Les Roseaux noirs », Charles Plisnier ne s'est évidemment pas trompé... Il ne pouvait se fourvoyer dans des propos complaisants tant l'amitié qui le liait à Marie-Thérèse Guillaume, l'auteure du livre et à Roger Bodart, son futur époux, était transparente et nourrie de la plus grande franchise.

L'ouvrage était décidément à la mesure de ses attentes même s'il reconnaît : « *Ce n'est pas ma conception du roman* ». Mais le superbe opus qu'il avait à présenter et qu'il associe aux *Wuthering Heights*, d'Emily Brontë ne peut que remuer le lecteur : « *Et je voyais dans Les Roseaux noirs, ce livre étonnant que vous allez lire. On ne peut se tromper à certains coups d'archet. Une composition savante et sévère : une langue souverte fluide, toute semblable à l'eau qui épouse le sol bien-aimé ; et ce sens de la fatalité, - du destin des êtres, des familles, et des races, - qui fait entrer les créatures rêvées dans le monde des vrais vivants* ». On ne peut être plus clair ! Paru en 1938, le roman, loué par la critique et finaliste du Prix Femina, valut à Marie-

Thérèse Bodart d'être exclue avec fracas de l'École moyenne des filles de Verviers où elle était professeur d'histoire. L'œuvre avait été taxée de « scandaleuse », et son auteure, indigne d'exercer sa mission d'enseignante ! Si le drame de l'inceste inspire ce roman sulfureux et violent, il est par-dessus tout le révélateur puissant des passions qui agitent le cœur des hommes et des femmes ! *O tempora o mores* ! L'image sociale et intellectuelle de la femme devait être corrigée... Les lieux si habilement observés garnissent la toile où s'agiteront des personnages tout à la fois puissants et fragiles, bienveillants ou tyranniques : « *On l'appelle dans le pays « la Renardière » ; les gens ne savent plus pourquoi. C'est, sur ce plateau fagnard battu des vents, non loin de la frontière allemande, une vaste maison aux murs épais en pierres grises du pays : huit fenêtres de façade, deux clochetons trapus aux angles, une toiture d'ardoises incurvées, un auvent. Les Chatelroux y vivent depuis quatre générations.* ».

Le propos est alerte, racé, exact. De la même eau seront toutes les allusions au milieu naturel, au temps qu'il fait, aux rapports imperceptibles entre l'avancement du temps et celui des personnages. L'introït est à la mesure des passions et des individus qui vont peu à peu se laisser submerger par la force du courant : « *Depuis deux ans Noëlle, la fille unique d'Hubert de Chatelroux, est revenue*

*du collège et vit entre Thony, sa vieille bonne, et son père malade auquel, il y a une vingtaine d'années, une congestion fit perdre la mémoire. On leur connaît peu de relations. Leur fortune étalée au vent et au soleil : trois grandes fermes, les champs, et à perte de vue, les sapinières. Les gens dans le pays, dénombrent ces richesses. Que savent-ils des Chatelroux ? Rien.* » De ce « rien » va cependant germer un lacis d'intentions mauvaises ou cupides, de relations décevantes et soustraites à la moindre gaïté : « *Elle (Noëlle) n'avait jamais connu la joie* ». Ainsi la rencontre de Noëlle avec Philippe Fervières ; ainsi l'apparition de la « monstrueuse » Léna Herdinne... Chassé-croisé de sentiments divers et le plus souvent pervers, le roman met en lumière la douleur de n'être pas aimé ou pire, d'être « toléré » dans le secret d'un couple. Noëlle « *laissait le temps glisser sournoisement* »... Philippe regardait sa femme en pensant : « *Elle m'est donnée, elle est à moi.* » Il rectifiait mentalement, et disait : « *Je l'ai prise* ». Le ver est dans le fruit depuis toujours : « *L'étrangeté de Noëlle...* », et François, ce frère si peu - ou si mal - chéri mais plus énigmatique de jour en jour dès lors que Philippe Fervières (corrodé par la jalousie), ose imaginer un quelconque lien avec la femme qui lui a été donnée... Et en définitive, ce sont les femmes qui traversent plus souplement les roseaux noirs ; les hommes semblent davantage pressés par la « *possession* ». De l'autre, de l'interdit, des terres, des bâtisses,



de l'argent... A cet égard, le personnage typiquement balzacien de Boris Alicjewicz est la blessure vivante d'une société précarisée par ses contradictions. L'amour ne serait-il donc qu'un lieu secret habité par le seul vertige des sens... Ainsi, entre la mort des illusions et celle des saisons, le drame se profile et se file comme une étoupe de laines rêches... Marie-Thérèse Bodart excelle dans l'écriture d'un panorama social voué à l'occultation de toute pureté. L'excellence aussi dans le biface des êtres que tout oppose mais qui lamine le partenaire dans le paratexte

destiné au lecteur. La rencontre de Noëlle et de Lena est un modèle du genre. Dialogue ou rituel des apparences ? Tout meurt, à commencer par l'impromptu, le léger, le sensible... L'accès à la fortune se prépare, compte la spéculation, sur l'anticipation, comme la possession, de l'autre comme les noces félonnes, comme le statut social.

Une œuvre passionnante, pugnace, étourdissante de vivacité et d'exactitude. Quant à l'écriture, elle trouve naturellement son rayonnement et son efficacité dans l'observation pointue des individus, Mais c'est dans les accords qui associent le milieu aux personnages que l'auteure donne le meilleur d'elle-même : « *A ce moment, le vent se mit à souffler de la Fagne. Le vent d'est. Celui que Noëlle ne peut souffrir, qui lui met les nerfs à nu. Est-ce le vent qui lui souffle ces folies ? Sa rafale intérieure s'identifie à lui. Il n'y a plus de plausibles frontières. Ces concordances mystérieuses entre l'univers interne l'inclinent au vertige.* »

(1) Les Roseaux noirs, L'Autre, Les Meubles, éd. SAMSA - Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, 2014.

(2) Romancière, nouvelliste et essayiste, auteure de : *La grande pitié de la famille Zintram* (éd. Jacques Antoine et L'Âge d'homme) qui s'inscrit dans la ligne de son important essai : *Le fantastique féminin, un art sauvage* (éd. Jacques Antoine et L'Âge d'homme)

(3) Auteure notamment d'une fort intéressante fable philosophique : *La déesse et le pingouin* (éditions Avant-propos).

Il faut se réjouir d'une telle publication tant au niveau du soin apporté à la conception graphique qu'à celui de la pertinence du projet. On ne peut qu'apprécier la richesse patrimoniale de ce coffret significatif qui rassemble, trois ouvrages majeurs de Marie-Thérèse Bodart : *Les Roseaux noirs*, *L'Autre*, *Les Meubles* » (1). La détermination de la romancière Anne Richter (2) et celle de la criminologue et romancière Florence Richter (3) : fille et petite-fille du couple Roger Bodart, Marie-Thérèse Guillaume, nous permettent aujourd'hui de fixer plus sûrement encore une œuvre majeure et subtilement complice de nos préoccupations actuelles.

Michel JOIRET

## LES MEUBLES

de Marie-Thérèse Bodart

« *Plongés dans une sorte de délire verbal qui nous fait en permanence douter de la réalité, les personnages, qui semblent sortis d'un cauchemar, subissent une double asphyxie : celle des objets et celle des oiseaux, les uns et les autres proliférant jusqu'au vertige.* » Cette phrase, extraite de l'avant-propos de Jean-Luc Wauthier, contient les principaux ingrédients du livre : délire, cauchemar, asphyxie, vertige.

Le fil conducteur du récit de Marie-Thérèse Bodart ne dévie jamais de sa trajectoire... qui n'est pas de conduire le lecteur vers la lumière ! Mine de rien, mais de façon très efficace, on est entraîné dans un univers glauque où l'horizon s'amenuise à chaque page, où l'air se raréfie de façon subtile et certaine.

Certains ont évoqué Hitchcock – la prolifération et l'agressivité croissante des corneilles font bien sûr penser aux *Oiseaux* – ou encore Ionesco – car l'envahissement du mobilier rappelle celui de ses célèbres *Chaises*. Et l'on verrait bien cette œuvre assez insolite de Marie-Thérèse Bodart, qui apporte une touche

très personnelle à l'univers fantastique, défendue sur scène ou portée à l'écran.

Rien d'insipide en effet dans ce roman court et dense, ponctué d'images fortes, souvent inattendues, d'une efficacité redoutable. Rien n'y est superflu. Une écriture concise « à la Maupassant », plus resserrée encore que celle de l'auteur de *Bel Ami*. Des descriptions, au couteau, qui font mouche. « *Les cadavres des Dubuisson, bien rangés dans les chapelles funéraires – caveaux, dalles, croix, repositoires – sont devenus poussière, vers, chenilles, vapeurs. Les meubles vivent. Robustes, tyranniques !* »

Les termes utilisés sont sans fioritures, choisis, précis, sauf peut-être pour les corneilles qui curieusement jacassent, au travers du livre, au lieu de crailler, mais peut-être est-ce pour faire ressortir le côté intrusif et agaçant des corvidés envahisseurs ? Henriette : « *Je dois avouer que les corneilles qui peuplaient alors tous les arbres m'ennuyaient fort. Jacassantes, hardies, tapies toute la journée et toute la*



*nuit contre la fenêtre de ma chambre. »*

Une demeure isolée, la Maison de l'Eau, où essaie de vivre, tant bien que mal, la Famille Dubuisson. Voilà pour le décor. Il y a la mère, fragile, un rien désuète, veuve entourée de ses deux filles, Henriette et Sybille. Il y a aussi Abel, le fidèle domestique catalan ayant servi le père, que l'on respecte et prend comme confident, et puis « Monsieur Joachim », « le Maître des corneilles », qui dirige l'entreprise familiale. Voilà pour les occupants des lieux qui, cependant, ne sont pas les personnages principaux du récit.

Au fil des pages, on voit l'humain rapetisser, reculer, abdiquer, impuissant face au règne animal qui ne cesse de gagner du terrain, ou face aux objets inanimés, seulement en apparence, qui ne sont pas en reste.

Quadrupèdes singuliers et gent ailée n'en font qu'à leur guise chez les Dubuisson. Ainsi Zébuth, chien d'Abel, « *vieux barbet noir asthmatique... devenu jaloux, hargneux, tyrannique* » mais dont raffolent les trois femmes de la Maison de l'Eau, qui le trouvent « *adorable jusque dans sa crotte, ses crampes de pattes ou d'intestin* », ou encore Rizzi, une jeune panthère « *onduleuse, maigre, marquée de noir et fauve, les yeux jaunes ourlés de gris* », ramenée du Népal par Mathieu, le neveu des Dubuisson, qu'il impose dans la demeure familiale... « *Rizzi qui n'est que nerfs, éclat, cruauté* » et qui s'offrira le griffon en guise de festin.

Et puis, il y a les corneilles, présences lugubres et malveillantes, qui suivent Sybille jusque dans la modeste demeure qu'elle occupe quand la Maison de l'Eau est vendue et sa famille dispersée. Les corneilles, dont la jeune femme ne se méfie pas assez, ne proférant à leur égard que quelques réprimandes un peu molles : « *Quoi donc ? Je vous ai enjoint à toutes de rester au grenier. Je ne tolérerai pas...* »

Venons-en aux meubles ! Qui s'accumulent et prolifèrent au détriment de Sybille Dubuisson – témoin pathétique et absurde, presque muet, résigné, de sa propre fatalité. Sybille qui constate en soupirant : « *je suis venue au monde pour conserver* » et qui vivra le reste de ses jours coincée de partout, longeant les murs pour emprunter l'escalier. Mobilier compressé, sièges empilés autour d'elle jusqu'à l'étourdir ! Les personnages suivent leur destinée. Les meubles aussi. « *Ils m'ëtouffent, m'enserrent, me ligotent. Que faire ?* » implore Sybille...

Mais le pire reste encore à venir dans ce récit fantastique, dont le lecteur ne sort pas indemne !

Noëlle LANS

## L'AUTRE

Marie-Thérèse Bodart

Très beau roman que cet *Autre* de Marie-Thérèse Bodart ! Publié une première fois en 1960, le voici réédité grâce à l'heureuse initiative de l'Académie, dans le même coffret que *Les Meubles* et *Les Roseaux noirs*<sup>1</sup>. L'histoire se situe au cœur des hauts plateaux des Fagnes, dans une région de landes battues des vents et particulièrement désolées. Un hameau de quelques mesures difficilement accessibles y cache son lot d'inavouables secrets. Amené sur les lieux par les fouilles d'une antique chaussée romaine, un archéologue, dont la curiosité n'est pas la moindre de ses qualités, se verra conduit à sonder les sous-sols les plus obscurs de l'âme humaine.

Cet âpre récit nous conte le combat intime de Julien Salvat, mal aimé par sa mère qui n'a d'égards que pour son jeune frère Dieudonné ; un jour fatal, voici que Dieudonné se noie dans un étang au bord duquel jouaient les deux frères. Julien l'a-t-il poussé de la berge glissante ? Le roman ne le dit jamais, le sous-entend toujours. Et Julien attirera sur lui tous les soupçons,

1. Éd. Samsa / Académie royale de langue et de littérature françaises, Bruxelles, 2014.

portera surtout une culpabilité de tous les instants, attisée par l'ivresse sensuelle qu'il éprouve au contact de sa mère. Se sentant sous l'emprise du mal, il n'aura de cesse de rechercher la maîtrise de lui-même en se gardant de tous ses instincts et de toutes les tentations. Sa règle d'or deviendra : « *Garde-toi de l'amour !* » « *Ma sensualité me rendait esclave, mettait ma liberté en péril. Je prétendais n'être asservi par rien ni personne. C'est ainsi que je commençai, pour la première fois, à réfléchir au problème de la pureté.* »

La quête de pureté de Salvat est celle de la liberté, qu'il ne conçoit que dégagee des « *contraignantes illusions du Bien et du Mal* ». Elle se nourrit aussi de la « *haine du médiocre, du quotidien, de l'ordre établi* ». « *Je cheminai dans une nuit obscure, sans ivresse, mais avec une implacable fidélité. Je me détachais du sensible. J'acquerrais la froideur. J'escaladai avec peine cette Montagne dont le sommet devait bientôt m'apprendre que le Bien et le Mal, la Destruction et la Naissance, la Mort et la Vie ne sont que les escarpements jumeaux de l'universel Abîme.* »

Après avoir exploré cette voie de « pureté » à travers l'ascèse, l'insensibilité, la chasteté, Julien Salvat se jettera néanmoins à corps perdu dans celle du plaisir des sens, arguant que « la chasteté et le libertinage sont des voies opposées ayant des buts identiques ». Quels buts ? La liberté ? La libération de soi ? L'amour ? Le personnage se sent pourtant, de plus en plus, le jouet de forces obscures qui le dépassent et contre lesquelles il ne peut rien. « Tantôt il me semble [...] que je suis en possession de mon abominable force, tantôt que cette force est celle d'un autre, de l'Autre, de celui qui n'a cessé d'être à mes côtés, en moi-même, pendant tant de jours. Car j'agis contre moi-même, je suis un acteur tenant le rôle qu'on lui assigne dans le drame. »

À travers ce roman qui sonde les couches infernales de l'être, Marie-Thérèse Bodart nous livre donc une réflexion cruelle sur l'illusion de la liberté

personnelle, et par conséquent de la quête de celle-ci. Qu'en est-il du destin ? de la responsabilité de chacun ? des possibilités de choix ? Elle rejoint ainsi les plus graves questions que les humains se posent depuis l'Antiquité. Je suis personnellement moins touché par la dernière partie du livre, qui verse dans un occultisme qui m'a semblé facile et dont je n'ai pas perçu la véritable nécessité pour le cours du récit. Il convient de souligner, pour finir, que celui-ci est écrit dans une très belle langue, claire et fluide, sans aucune lourdeur et dont les quelques tournures déjà anciennes n'altèrent en rien, bien au contraire, le plaisir de la lecture.

Thierry-Pierre CLÉMENT





## POÈTE, VOS PAPIERS

### L'ÉCRITURE DU REGARD...

« *L'artiste se forge dans cet aller-retour perpétuel de lui aux autres, à mi-chemin de la beauté dont il ne peut se passer et de la communauté à laquelle il ne peut s'arracher* », disait Albert Camus.

Et ce n'est pas le poète Rose-Marie François qui le contredira, elle qui se fait un chemin de ronde de tout ce qui rend le souffle même de la vie et de son convoi d'images. *Trèfle incarnat* propose au lecteur un ensemble de postures poétiques devant les tableaux de Francis Bacon et de Paul Klee. Philippe Jones, le préfacier, y voit à travers ces deux registres « *des affinités électives suscitant une émotion intime qui éveille le besoin de créer. Ce que confirme parfaitement Trèfle incarnat.* » Curieuse de tout ce que l'intelligence et la sensibilité ont pu modéliser, Rose-Marie François ne

manque jamais les rendez-vous que lui fixent le hasard et l'envie. Dans le livre qui nous occupe, il est donc question de Bacon : « *L'écriture des textes relatifs aux œuvres de Francis Bacon prend souvent le ton d'un constat ; le rythme est bref, par moments saccadé, et répond, dès lors, au style expressionniste et fragmenté du peintre.* » Jones poursuit avec la même pertinence : « *Klee évoque, il ne démontre pas. L'écriture sera plus souple et garde son intensité par les vertus de l'allusion et du rêve.* » Certes, et il est tout à fait vrai que la plume du poète souligne les formes, les couleurs et les motifs « intentionnels » des deux créateurs.

Mais il me plaît tout autant d'imaginer Rose-Marie François dans le rôle d'une actrice qui prendrait à son compte le jeu auquel son intuition la soumet. Libre, expressément libre d'être à la fois le rêve et la « plastique » de ses rencontres, une poétesse qui prend le dialogue



avec le peintre à son apnée pour mieux poursuivre une trajectoire verbale, toute personnelle celle-là : « *Triptyque du trapéziste : / notre vie tient à quatre fils / (l'écrou, le trébuchet) / et l'encre de l'ombre / s'écoule incontinent par les trous de nos pas.* » Ceux qui lisent la poésie de Rose-Marie François depuis longtemps savent que l'exigence et la beauté demeurent compagnes de son habitat poétique.

Ses poèmes seraient-ils les avatars d'une vie antérieure modelée par une civilisation disparue ? Sans doute, mais fidèle au hasard du visible, elle peut également glisser, et avec quelle souplesse, vers des œuvres dont l'intensité partage avec la précarité d'un instant son espace créateur. Le produit de cet imaginaire est de la plus belle eau, mais il n'éluide en rien la profondeur d'une angoisse en amont de la beauté elle-même : « *Il faut descendre / les marches de la nuit. / Après les fonds marins, / gagner l'encre des rêves.* » Mais au-delà des rythmes que lui imposent les rencontres (Bacon et Klee en l'occurrence), il y a par-dessus tout le tissu poétique d'une étrange culture nourrie de savoir et d'envie, passionnant polyptique d'une tout aussi étrange séduction qui viendrait du simple compagnonnage des mots : « *Ainsi ces notes qui dansent // à la portée de noirs sillons / ne seraient qu'épis alignés // bientôt sevrés de leur soleil.* »

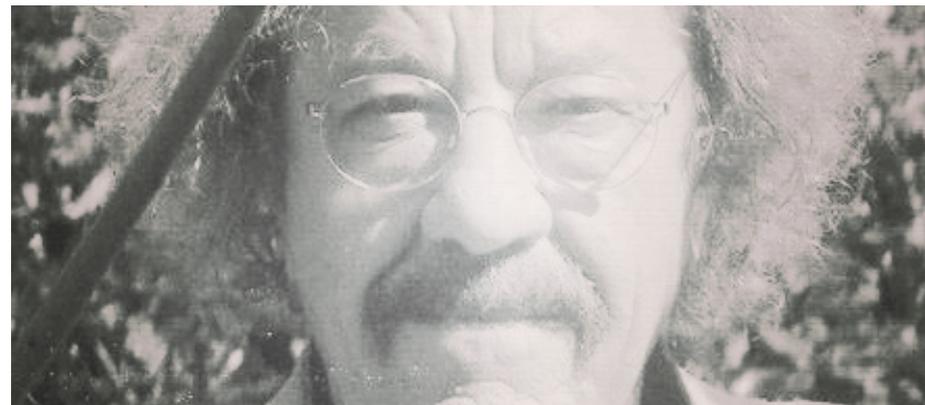
Michel JOIRET

*Trèfle incarnat*, Rose-Marie François, Francis Bacon et Paul Klee, éd. Le Cormier, 2014.



## LES FORÊTS ENCHANTÉES

de Pierre CORAN



Pour Pierre Coran, « *l'utopie est une force nécessaire alors que la réalité submerge la raison* ». Voilà le propos d'un homme sensé qui dénonce à sa manière l'enfermement des idées et des valeurs porteuses de vie. Coran, le poète, Coran le romancier, Coran le pédagogue... Nous savions depuis fort longtemps que les trois Coran se retrouvent dans la poignée franche d'un homme attentif au mouvement du monde. Fidèle à l'imaginaire des jeunes, le poète n'ignore plus rien de l'univers des enfants, sinon la perpétuelle invention qui prête la parole à tous les possibles... La fable est précisément ce carrefour où s'interpellent les animaux savants, requis par l'écriture illisible pour l'homme pressé mais chargée de sens pour qui ménage scrupuleusement son identité d'enfant grandi. Coran fabuliste ! C'est une évidence et une surprise ! Par le passé, l'homme a posé cent fois son regard sur le peuple mystérieux et drôle de ces vivants qui ne parlent guère et dont la morphologie s'apparente

volontiers aux compagnons rêvés qui nous gardent de l'absurde et de la violence... Le monde de la confédération animale qui ne tolère en son sein que des vieux enfants et de jeunes inventeurs. Bref, qui se sent ouvert à la fable peut accéder à la langue des justes. Sans oublier bien entendu que le miroir tendu par l'auteur renvoie l'image de nos insuffisances, comme celle de nos « suffisances »... Jean de La Fontaine, orfèvre en la matière, a percuté de plein fouet la sottise et l'arrogance qu'il rencontrait dans le regard de ses contemporains. Pour animer son inventaire, la métropole animale lui a offert un plateau de talent qui lui a permis de dénoncer la fatuité, la crédulité, l'ivresse du pouvoir et tant d'autres faiblesses et perversions humaines. Pierre Coran remet sur le métier, avec une incroyable aisance, l'ouvrage laissé par La Fontaine et quelques inconditionnels du genre. La superbe traduction en anglais de Norman R. Shapiro donne une dimension particulière

à ces fables dont la sagacité pointue n'a d'égale que la vivacité. Par ailleurs, c'est l'humour qui dynamise la fable, au même titre que la moralité : « *Quand l'importun est opportun, / Avec ou sans aide, / Bien malaisé est le remède.* » (L'Ara et le client) ; ou encore : « *Il est dommage / Qu'un coquillage / Ne chante pas la mer / Lorsqu'il est habité.* » ( Le crabe et les coquillages).

Il conviendrait de citer l'un après l'autre ces animaux qui font vibrer le fabuliste et lui inspirent la situation infime où surnageront l'une ou l'autre évidence. On pourrait même parler de complicité pour évoquer le lien étroit qui se noue entre l'homme et l'animal, entre le non-dit et la parole : « *Je connais le secret / Du soleil qui se couche, / Dit une jeune mouche, / Un tantinet pédante / À un vieux papegai / Suçant une menthe.* » Le lecteur attentif passera un moment fort utile s'il accepte de dialoguer avec ces animaux ordinaires à qui la vie a prêté un vocabulaire, des émotions et beaucoup d'humour : « *Une taupe de la prairie / Quitta la nuit des*

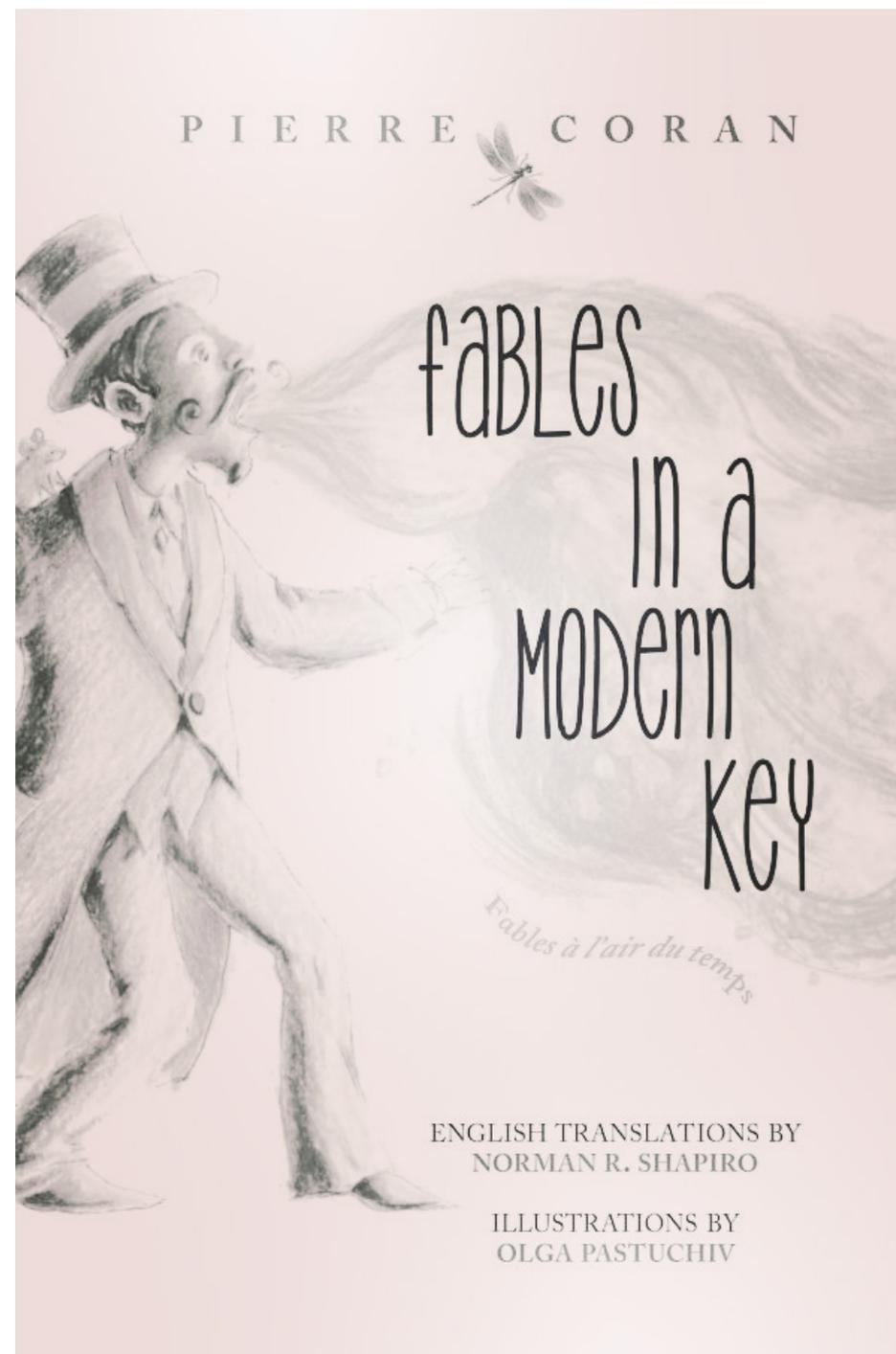


*galleries. / Elle acheta sur Internet / Un GPS et des lunettes... »*

Pierre Coran a situé son écriture dans un temps où les rayons chauffent la bêtise autant que les panneaux solaires ! Si la surchauffe menace notre planète, qu'elle s'accompagne de ces quelques îlots rafraîchis où se distingue le troisième œil de l'imaginaire ! Ces *Fables à l'air du temps* pourraient nous servir de portulan...

Michel JOIRET

*Fables in a modern key, Fables à l'air du temps*, Pierre Coran, English translations by Norman R. Shapiro, illustrations by Olga Pastuchiv, Black Widow Presse, Boston.





## LES COURTES FUGUES D'UNE INTERMINABLE NOSTALGIE

« *Qui a sifflé la fin du rêve  
Au beau milieu de la partie ?  
Tu me réveilles. Je me lève  
Déshabillé de nos envies* »

Raymond-Jean Lenoble fait chanson de tout, qu'importe la qualité du raisin dont on a parfumé ses chais... En parfait revuiste et auteur de théâtre, il peuple son plateau intime de personnages approchés ou connus (inventés ?), fréquentés ou aimés, avec le seul projet d'animer la mémoire et d'habiller ses

fantômes. Dans chacune des pièces douces-amères de ses *Mémoires de l'oubli*, il scrute le passé pour en retrouver la musique et les parfums. « *Amer amour en mes semis de négligences* »... À le lire et à l'écouter, on se croirait revenu sur l'avant-scène du Grenier aux Chansons !

L'amour, le désamour, l'enchantement, le désenchantement, le propos sibyllin mais cependant chargé d'histoire, tout concourt à lire une telle poésie comme on croque une portion de temps... Et cependant, l'angoisse n'est jamais loin :

solitude, dérision : « *Tout porte à croire en la dérive* ». Silence après silence, l'œuvre délétère se met en branle : « *Ne me dis rien, ne parle pas / Je te crois sur silence.* » ; « [...] *la solitude ! Inodore, incolore, insipide et vénale / Cette dame de peu coûte cher en voyage.* » Reste de ce constat dépréciatif – « *les années lui ont battu les flancs* » –, comme un fonds de printemps, une envie de retrouver ses partitions d'autrefois, reste la véritable hantise de préserver le « *peu de sens* » qui faisait chanter Rutebeuf... Le cercle des compagnons et compagnes s'est rétréci et la valse-hésitation touche le

jour à naître. Les courtes visites, les petits plaisirs, le socle d'un poème où s'appuyer, sont autant de raisons d'exister, même s'il est compliqué de « *Quitter l'amour sans se quitter soi-même* »...

Michel JOIRET

*Mémoires de l'oubli*, Raymond-Jean Lenoble, poèmes, éd. M.E.O., 2015.

UNE HYDRE MÉTAPHORIQUE POUR CONJURER  
LA MORT...

La poésie de Nemesio Sánchez prend ses distances avec l'arsenal des moyens et des rythmes empruntés au référentiel d'une poétique « d'apprentissage ». Il paraît dans sa métrique et dans son propos dans la seule posture qui lui convienne : celle de la vérité, de la proximité, de la spontanéité et de l'intensité. Nourrie du chant perpétuel qui l'habite, son dernier opus, *Contre la montre* – bilingue français/espagnol –, apparaît comme un formidable répertoire des peurs qui nous habitent : « *Toujours la peur... / La peur d'être soi-même / La peur de remonter le courant et de se retrouver seul.* » Comment ne pas frémir à la lecture d'un poème qui donne le sens de la marche et porte au crédit de la vie le fragile instinct de durer encore et encore : « *La vie m'échappe entre les doigts de l'âme exténuée, / lassée d'un corps / qui, jusqu'à hier, se sentait vivant à chaque pas qu'il faisait / quand il mangeait, quand il travaillait, quand il dormait, / lorsqu'il faisait l'amour quand il buvait ou fumait, / quand, réalisant les mille choses de chaque jour, il rêvait.* » Anaphore par anaphore, le poète se libère de toute contrainte pour que survienne, dans son absolue nudité,



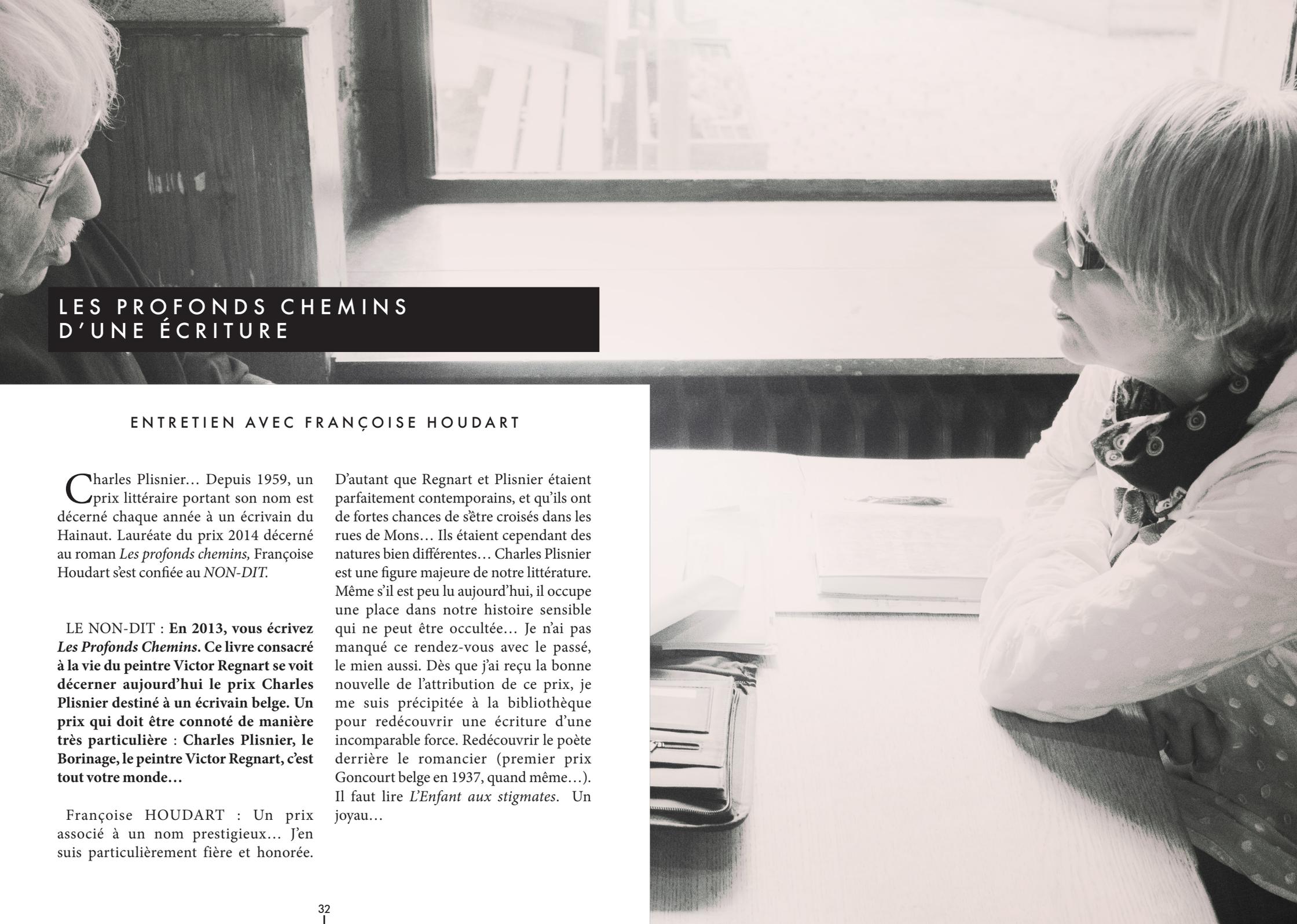
le temps du renoncement. Requiem ou simple élégie de l'usure, au lecteur de remonter aux sources ! De fait, Nemesio Sánchez invente une œuvre à sa mesure – ou plutôt à sa démesure : « *Il est triste, douloureux et pesant de penser / que la vie fut un rêve et un cauchemar, / que j'ai emprunté la dernière ligne droite du chemin / les mains vides d'un hier éphémère – et que je puisse marcher vers l'arrivée : / pays du froid, de l'oubli et du silence.* » Ce livre superbe est un diamant noir de solitude et d'angoisse, un poing dressé contre la mort telle que le poète se la représente. Long monologue brûlant et pathétique, *Contre la montre* ne trouve évidemment pas d'interlocuteur, car la mort ne parle d'autre langue que celle qu'on lui prête. Et cependant, c'est dans la mise en scène que la camarade s'affiche et se distingue. Pas d'identité lexicale mais des approximations : « *silence, solitude...* » ; « *Tu chemines comme le vent / détruisant le rêvé. / Déçu du passé, / tu cherches l'infini calme, incertain, / une mer où ton âme / ne sent pas les vagues du remords / des baisers que jamais tu ne donnas...* » Un tel retour au passé ne s'inscrit-elle pas dans la « dilution » inquiète du miroir tendu par le poète qui tente de préserver ses repères charnels ?

Mais peut-on réellement gloser sur une telle œuvre ? Reconnaître sa puissance, sa vérité et son efficacité devrait suffire. Comme on poserait le regard, en toute humilité, sur une page de Cioran : « *Le scepticisme est presque le point central de mes interrogations. Qui voudrait écrire quelque chose de correct sur moi devrait analyser la fonction qu'il a remplie dans l'ensemble de mes préoccupations et de mes hantises.* »

Michel JOIRET

*Contre la montre, Contra reloj*, Nemesio Sánchez, trad. de l'espagnol par Marie-Jo Bouley et Nemesio Sánchez, Jacques Flament éd., coll. Paroles de poètes, 2015.





## LES PROFONDS CHEMINS D'UNE ÉCRITURE

### ENTRETIEN AVEC FRANÇOISE HOUDART

Charles Plisnier... Depuis 1959, un prix littéraire portant son nom est décerné chaque année à un écrivain du Hainaut. Lauréate du prix 2014 décerné au roman *Les profonds chemins*, Françoise Houdart s'est confiée au *NON-DIT*.

**LE NON-DIT : En 2013, vous écrivez *Les Profonds Chemins*. Ce livre consacré à la vie du peintre Victor Regnart se voit décerner aujourd'hui le prix Charles Plisnier destiné à un écrivain belge. Un prix qui doit être connoté de manière très particulière : Charles Plisnier, le Borinage, le peintre Victor Regnart, c'est tout votre monde...**

Françoise HOUDART : Un prix associé à un nom prestigieux... J'en suis particulièrement fière et honorée.

D'autant que Regnart et Plisnier étaient parfaitement contemporains, et qu'ils ont de fortes chances de s'être croisés dans les rues de Mons... Ils étaient cependant des natures bien différentes... Charles Plisnier est une figure majeure de notre littérature. Même s'il est peu lu aujourd'hui, il occupe une place dans notre histoire sensible qui ne peut être occultée... Je n'ai pas manqué ce rendez-vous avec le passé, le mien aussi. Dès que j'ai reçu la bonne nouvelle de l'attribution de ce prix, je me suis précipitée à la bibliothèque pour redécouvrir une écriture d'une incomparable force. Redécouvrir le poète derrière le romancier (premier prix Goncourt belge en 1937, quand même...). Il faut lire *L'Enfant aux stigmates*. Un joyau...

**Le parcours du peintre doit vous plaire car il rentre chez lui, dans le Borinage, après des études d'art à Mons, Bruxelles et Anvers. Cette fidélité au terroir vous émeut ?**

Bien sûr qu'elle me touche ! Il y a là une évidence, mais aussi une sorte de fatalité... Victor Regnard a été étudiant à l'École des Beaux-Arts de Mons (de 1902 à 1907) pour y revenir, en 1925, en qualité de professeur jusqu'en 1951.

Juste retour des choses pour cet homme qui n'a jamais vraiment quitté les terres boraines ; qui a choisi, après son deuxième prix de Rome, en 1911, de ne pas les quitter. De s'y enfermer. Quel pari a-t-il tenu là ?

**Un peintre connu et inconnu à la fois. Regnard est-il responsable de son propre destin ?**

Je dirais : forcément. D'après les rares notes retrouvées de sa main, Victor Regnard considère la peinture comme une vocation, un métier de haute probité. Il affirme ne pas être un « marchand de tableaux ». Il fait, insiste-t-il, de l'art pour l'art. De la naïveté ?... Dès 1936, il décide de ne plus exposer, pour signifier sans doute que l'art authentique se suffit à lui-même. Et cependant, son parcours n'est pas passé inaperçu : des premiers prix jalonnant sa formation académique, le

deuxième prix de Rome en 1911, juste derrière Buisseret, etc. Il travaillera cependant dans un d'enfermement volontaire et – j'insiste – bienheureux, celui des « courettes » boraines qu'il peignit et grava, jusqu'à la fin de sa vie, dans leur humble beauté et auxquelles, d'une certaine façon, il se confondait : « Je suis la courette, elle est en moi ». Sous la tutelle affective des trois femmes de sa vie (sa mère, sa belle-mère et Marie, son épouse), il n'avait que peu de chance d'échapper à son destin... Ainsi l'a-t-il voulu.



**Les profonds Chemins , c'est vrai, est peut-être votre meilleur roman... Ce prix n'a jamais été si justement distribué car vous êtes la fille naturelle de l'univers artistique, social et politique d'une région particulièrement rude. Par ailleurs, vous êtes exceptionnellement émouvante quand vous associez votre écriture à votre région...**

Je marche « naturellement » sur les traces que ma propre histoire – celle des lieux qui m'ont vue naître et grandir – a laissées dans les sédiments de ma mémoire. Cette mémoire, je me fais un devoir de la transmettre sans m'y mettre en scène. Mais j'y ai mes racines. C'est ainsi. Je suis d'ici. Je pourrais vivre ailleurs et rester d'ici. Le Borinage des courettes, des terres noires et des terrils a construit mon imaginaire

comme celui des artistes de la région. Il n'empêche. Je veille à préserver les lignes de fuite qui me permettent aujourd'hui de voir « au-delà » et d'appréhender pleinement le monde qui est le mien.

**Être artiste en Borinage, le passage obligé à Mons, à Bruxelles, à Paris, le retour en Borinage... Il y a là un parcours presque commun à tous les artistes de la région, à l'exception de Marcel Moreau.**

Dans *L'Ivre Livre*, ce merveilleux roman qui retrace son enfance à Boussu et son éveil aux sens et à l'écriture, Marcel Moreau parle de « l'insoumission des saules ». Cette force, cette insoumission fondamentale, cette liberté d'être, j'en revendique un peu l'héritage. Un peu... Mais c'est en s'éloignant que Moreau a pu contraindre ses démons intérieurs à cracher le feu de son écriture. Quant à ce parcours que vous dites, il n'est plus vraiment perceptible à mon sens chez les artistes de « chez nous ». Parce que nous défendons tous (ou presque) le devoir impérieux d'associer et de défendre les différentes expressions culturelles...

**2015 : Mons, capitale de la culture... Victor Regnard fait-il partie des invités d'honneur ? On parle évidemment de Vincent Van Gogh qui a habité à Cuesmes, mais peut-être moins de Victor Regnard... Une injustice ?**

Non. Comme beaucoup d'autres, Victor Regnard a manqué la sélection... Il n'empêche que la fidélité au peintre

graveur qu'il est existe bien réellement. Je veux évoquer ici le charmant petit musée Georges Mulpas d'Élouges, où une salle complète est dédiée à Victor Regnard et son œuvre. On y trouve notamment son célèbre *Deuil Borain*, une piéta humaniste pleine de force et de douleur. Van Gogh, lui, a passé peu de temps en Borinage, un temps d'apprentissage nécessaire et douloureux ; suffisant pour que la région s'enorgueillisse des traces qu'il nous a laissées... Il faut voir la superbe expo du BAM à Mons. Pour en revenir à Regnard, il me paraissait insupportable de le laisser s'enfoncer dans un oubli aussi injuste qu'injustifié. C'est pour cela que j'ai organisé, en novembre 2014, le jour du 50<sup>ème</sup> anniversaire de sa mort, une promenade commémorative dans les lieux qui l'ont inspiré.





**« Nul n'est prophète en son pays. » Le Borinage réserve-t-il *a contrario* un accueil particulier à ses propres artistes ?**

Oui, on peut dire ça. Il existe beaucoup d'initiatives locales, de cercles artistiques, littéraires qui mettent en lumière le travail et l'œuvre des créateurs de chez nous. Moi aussi, j'apporte ma petite pierre de soutien via le « Salon Images d'Elles » que j'organise avec deux artistes de ma région. C'est une tribune libre ouverte aux femmes artistes de la région dans les domaines les plus divers. Succès inespéré ! Il existe quantité d'autres exemples au niveau privé et public. Des prix, des rencontres... « La Roulotte théâtrale » de Roland Thibeau et Annie Rak, installée à Élouges... Ou encore « La Maison d'Anna » d'Annie Préaux, à Eugies, lieu de création, d'exposition et d'ateliers d'écriture, « Clair de Luth » pour la poésie...

**La ville de Mons reconnaît-elle ses propres enfants dans les artistes du Borinage ?**

Que dire ?... Si nous évoquons Mons 2015, je ne peux pas vraiment l'affirmer... Mais la Maison Losseau – qui sera opérationnelle en avril 2015, m'a-t-on dit – promet de bonnes choses. Mais pour qui ? Plisnier, sans nul doute, Charles Dumont, Verlaine, Norac... Mons organise une foire du livre depuis trois ans. C'est évidemment plus qu'essentiel. Vous savez, moi, je ne souffre d'aucune frustration liée au fait que je suis du Borinage. Mon œuvre est bien capable de passer les limites des préjugés toute seule.

**Pourquoi l'univers ingrat des cités boraines produit-elle dans les œuvres de ses artistes ce mélange de douceur et de colère, qui est le vôtre mais aussi celui**

par d'inauspices esprits. Je vis entourée de terroirs boisés. Au centre, le cœur est chaud...

**Votre écriture arrive ici à complète maturité. Est-elle le produit du seul travail ou celui d'une détermination particulière à situer le Borinage historique tel que vous le voyez ?**

Je pratique ce « travail d'écriture » depuis plus de trente ans. C'est la poésie qui m'a appris à ciseler ma langue, à saisir le sens par le mot. J'écris quasi quotidiennement. Ce rendez-vous avec l'écriture est devenu partie de moi. C'est de l'ordre du salutaire, vous voyez. Cette maturité que vous relevez vient forcément avec les années. Et cette détermination à poursuivre ce que je considère comme « ma tâche » ne cédera jamais à une quelconque facilité. Elle ne s'encombre pas non plus d'un passivisme trop lourd pour moi. Je suis une femme d'aujourd'hui qui regarde vers l'avant... Écrire est mon bonheur, un bonheur sérieux... Charles Plisnier ne disait-il pas : « Écrire n'est pas un jeu » ? Il disait aussi qu'écrire un roman, c'était s'ouvrir au monde et à soi-même. Dans le fond, ma plus grande fierté serait de contribuer à « défaire » l'image si restrictive liée au Borinage.

**On dit que la plupart des romans sont des œuvres autobiographiques déguisées... Qu'en pensez-vous ?**

Je ne puis ici que donner un avis très personnel. L'écriture traverse l'être, la pensée, la mémoire, la sensibilité de l'auteur. Elle s'en imprègne forcément. Je

n'écris pas un roman dans la conscience que quelque chose de moi y laissera des traces. Mais, comment dire, je me rends compte, souvent *a posteriori*, que je vais puiser dans les « sédiments » de ma vie. Je joue aussi, bien consciemment là, à pousser certains personnages vers des destins qui pourraient être les miens ou dans des voies qui furent miennes... Des œuvres autobiographiques déguisées ?... Pas tous les romans, évidemment. Mais le roman est un extraordinaire miroir de l'âme, de ses tourments, de ses désirs...

**Le temps retrouvé donne du sens à votre démarche ?**

Proust est unique, Michel. « Mon » temps retrouvé, j'essaie de le transcender. C'est le temps-mémoire d'où jaillit mon besoin d'écrire.

**Les ruelles d'autrefois, en Borinage, et celles de Gaza aujourd'hui vous inspirent-elles une réflexion sur la dureté et la violence des époques ?**

Les ruelles que Regnard a peintes étaient des alcôves où la vie se chauffait au maigre feu de la pauvreté. La misère y régnait, mais elle était humaine. On y naissait, on y jouait, on y mourait aussi. La fumée qui s'échappait des cheminées des maisons banales disait que la soupe cuisait dans le chaudron. Les gens laissaient des traces de pas dans la neige en hiver. L'eau s'écoulait dans les caniveaux en été. Regnard aimait ces petits lieux parce qu'ils étaient des lieux de vie. Les ruelles de Gaza sont des lieux de mort...

**La femme unique (dans la vie de Regnard par exemple) joue-t-elle aux côtés du peintre le rôle de muse inspiratrice ?**

Obligatoirement dans le cas de Regnard ! À femme unique, modèle unique ! Marie fut bien la muse de Regnard. Il a fait d'elle d'innombrables portraits, troublants de sensualité. Des nus superbes... Il faut se souvenir que le mariage du peintre et de son égérie, de dix ans sa cadette, s'est fait sous « tutelle » parentale car ils étaient cousins germains. C'était en 1922. Il leur fut interdit de faire des enfants... Lequel des deux fut le plus frustré ?...

**Le Borinage a-t-il évacué ses tourments sociaux ? Il semblerait que le feu y couve toujours sous la cendre des luttes ouvrières...**

Après la fermeture des charbonnages, le Borinage a vu se dissoudre son potentiel industriel. Des milliers d'emplois sont passés à la trappe. Le tissu industriel et social ne s'est jamais vraiment restauré. Oui, le feu couve toujours. Comme au cœur des terrils... Hélas, j'observe qu'une certaine résignation s'installe. Un peu comme si les gens d'ici se conformaient aux préjugés négatifs de paresse et de manque d'ambition, qui subsistent malgré de trop rares initiatives de réimplantation d'entreprises. L'avenir est loin d'avoir posé les premières pierres d'un nouvel âge d'espoir et de prospérité, je le crains... Beaucoup de visages reflètent cette crainte, ici.



**La modernité dans l'art de Regnard (comme dans celui de Van Gogh) peut surprendre... Ceci veut-il dire que le regard qu'on pose sur une région porte plus loin que la simple reproduction du paysage ?**

Sans nul doute. Que doit-on voir dans les toiles de Regnard ou au-delà ? Regnard n'a jamais introduit dans ses œuvres le moindre indice pouvant traduire un monde en évolution, en guerre ou en proie aux chaos sociaux de son époque. Il peignait « le dos tourné à la fenêtre » et ceci a un double sens : voulait-il « protéger » l'éphémère beauté – si humble fût-elle – de l'inéluctable perte en la faisant émerger des contrastes cinglants de la lumière ? Est-ce en cela qu'il était « visionnaire » ? Arsène Detry l'explique dans un hommage à Regnard en 1965. Ah ! si l'enfermement

qui fut le sien ne l'avait pas à ce point desservi...

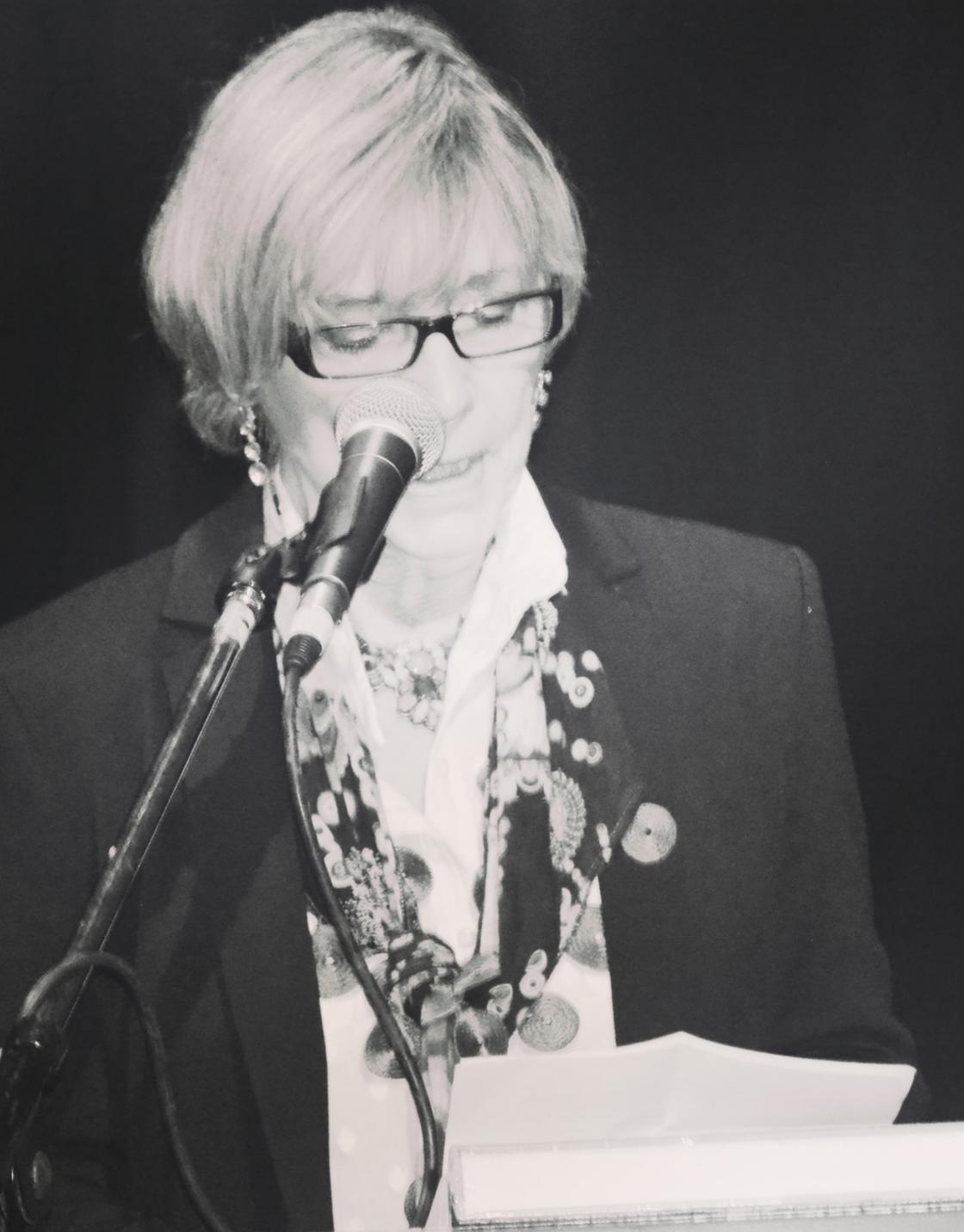
**Complétez : Les ruelles du Borinage sont pour moi...**

les profonds chemins de l'âme d'une communauté...

**Complétez : Victor Regnard et Marcel Moreau sont pour moi...**

des énigmes, parfois... des figures de pères inaccessibles aussi... mais des sémaphores ou des phares qui éclairent les profonds chemins que suit mon écriture.

(Entretien entre Françoise Houdart et Michel Joiret – février 2015)





## POSTE RESTANTE

### BARBARA Y. FLAMAND : L'ODEUR

Dès l'ouverture du roman, le lecteur est pris à témoin. Trois citations de George Bernard Shaw, d'Oscar Wilde et de Bertolt Brecht indiquent que l'auteur a l'intention de secouer notre torpeur et de nous entraîner à résister à l'uniformisation des modes qui tentent de nous imposer leur loi. Barbara Y. Flamand signe un roman moderne, tant par le sujet dont il traite que par la forme que prend la progression du récit.

Elle nous présente deux protagonistes. Alexandra croit, au début de sa vie commune avec le Président, que sa respectabilité à lui suffira à donner sens à son existence. Elle se raccroche à des prédictions de personnes de son entourage qui n'ont pas plus de valeur que des révélations de voyantes consultées pour résoudre des peines de cœur ou

susciter la rencontre de l'âme sœur. « Mais le destin est le destin. Une chance qu'elle ait compris qu'elle en avait un, elle, quand tant d'autres n'ont qu'une existence ».

Mais n'en rions pas trop vite. Barbara Y. Flamand nous renvoie à des pratiques encore usitées de nos jours. Des individus crédules cherchent à calmer leurs angoisses, occultant pour eux-mêmes certains aspects de la réalité. Le récit nous dira ce qu'il en adviendra.

À petites touches, comme une artiste peintre qui userait de son pinceau pour nous laisser un portrait, Barbara Y. Flamand met en scène le Président, Sokhrath, un homme de pouvoir qui a tellement renoncé à sa personnalité, au profit de l'image qu'il veut donner de lui-même ou de celle que lui renvoient ses

obligés, qu'il en vient à perdre consistance. « Quel pouvoir avait un *président sur les lois du marché* ? *Aucun ! Ils avaient voulu la liberté, ils l'avaient ! Était-ce sa faute s'ils étaient incapables d'en tirer parti ? S'ils n'avaient aucune imagination ni ressort vital* ? Était-ce sa faute si on l'avait coiffé d'une auréole qu'aucun président soumis aux contingences économiques ne peut soutenir ? »

En lui donnant ce nom, l'auteur suscite la connivence du lecteur qui pense à Socrate, le philosophe grec. Le contraste entre les deux comportements n'en est que plus affirmé. Une pointe d'humour que l'on décèle sous la plume de la romancière. Monsieur le Président n'est plus qu'une fonction, celle qu'il se croit obligé de remplir. En fait, il tente de masquer, tant bien que mal, le vide d'une vie factice. Il joue avec application un rôle, comme le ferait un acteur sur scène. Nul repère géographique ne vient délimiter par ses frontières un univers qui se dissout progressivement jusqu'à lui faire perdre pied dans sa propre vie.

La romancière met sous nos yeux les rapports de servilité qu'entraîne l'exercice du pouvoir. Le tragique de la situation naît du fait qu'au fond d'eux-mêmes les individus ne sont pas dupes, mais ils en viennent à exécuter leurs tâches et à se confondre en flatteries au mépris de leur propre dignité. Tous y perdent finalement. Mais tant que le jeu dure, le spectacle continue. La romancière excelle à dépeindre l'individu confronté à des décisions difficiles à prendre. Elle pose subtilement la question de la responsabilité personnelle de celui qui exerce l'autorité. Le roman progresse au rythme des séquences d'introspection

de Sokhrath, le Président. Ce qui donne à l'ouvrage une structure cohérente et intéressante. D'une plume acérée, sans pourtant asséner au lecteur des affirmations prêtes à consommer, l'auteure nous mène de plus en plus loin sur le chemin d'un examen critique du fonctionnement de nos sociétés.

Nous ne dévoilerons pas l'intrigue sur laquelle repose le roman. Le lecteur aura un réel plaisir à la découvrir. Jusqu'au dernier moment, la romancière laisse peser soupçons et suppositions sur la signification profonde de ce titre, *Lodeur*, et aiguise notre curiosité.

La romancière est aussi poète. Imperceptiblement, à la manière d'Erri de Luca, auteur contemporain maintes fois célébré, elle nous emporte vers les mondes multiples de l'imaginaire. Le propos aiguisé, soulignant des travers regrettables, se transforme en un voyage vers d'autres univers où la perspicacité rejoint l'enchantement.

Un livre à lire et à relire en nous interrogeant sur des événements que la presse nous révèle quotidiennement. Une écriture toute en finesse et en nuances confère à ce roman un charme qui nous poursuit longtemps après en avoir achevé la lecture.

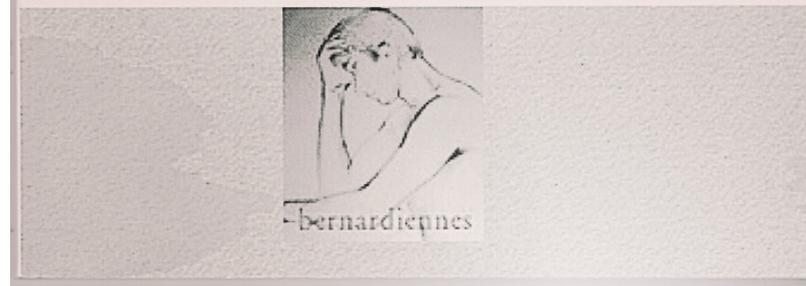
Dominique AGUESSY

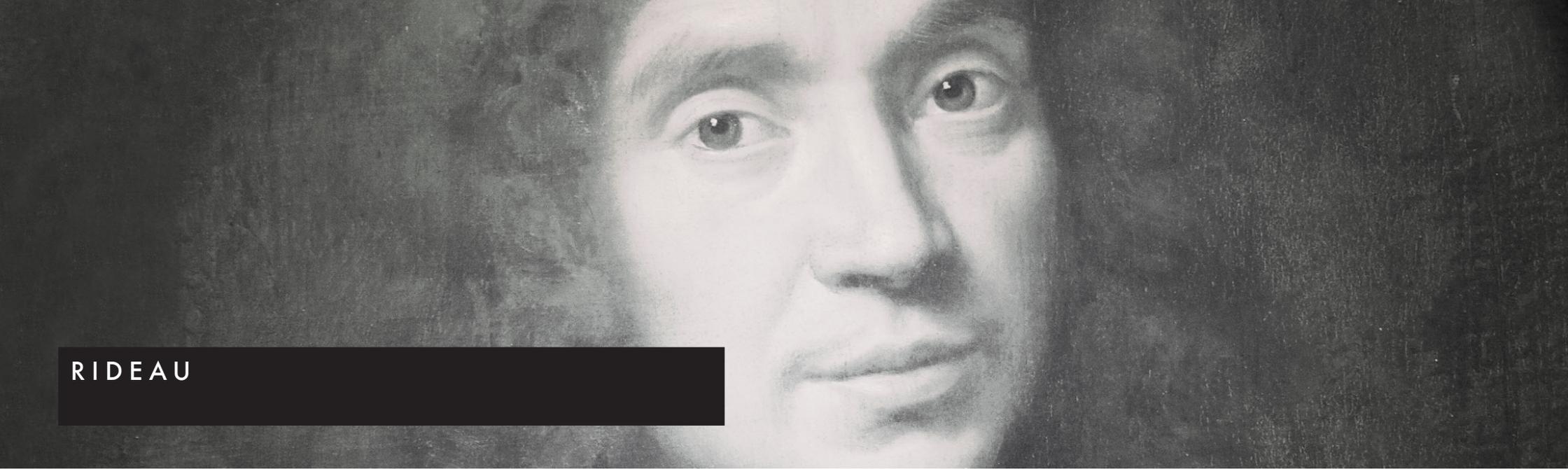
*Lodeur*, Barbara Y. Flamand, Éditions bernardiennes.



# L'ODEUR

BARBARA Y. FLAMAND





# RIDEAU

## DOM JUAN (DE MOLIÈRE)

AU THÉÂTRE ROYAL DU PARC  
DU 15 JANVIER AU 14 FÉVRIER 2015

### Avec :

Bernard Yerlès, Benoît Van Dorslaer, Anouchka Vingtier, Laetitia Reva, Maroine Amimi, Luc Van Grunderbeeck, Jean-Baptiste Delcourt, Gabriel Almaer, Aurélie Frannet, Laure Degand. Mise en scène : Thierry Debroux.

Cette farce se joue depuis 350 ans et n'a pas pris une ride. Tour à tour philosophique, sœur de la commedia dell'arte, juste et parfois légère, grand guignolesque aussi, mais toujours en phase avec les pièces majeures de Molière dont on redécouvre chaque jour la modernité.

Depuis 350 ans la comédie humaine n'a pas changé, ou si peu. A travers le personnage intemporel de Dom Juan, ce n'est pas ici le libertinage qui condamne

Molière mais bien l'aptitude de ses contemporains à feindre la dévotion.

Molière, tout comme les impertinents dessinateurs de Charlie Hebdo s'est fait mal voir par les intégristes de son temps mais continuait courageusement à leur résister.

C'est une farce réjouissante qui se joue en ce début d'année au Théâtre royal du Parc, menée tambour battant par un duo savoureux, sorte de Don Quichotte et

Sancho Panca, Laurel et Hardy ou autres inséparables, ici Bernard Yerlès (comme il est séduisant ce Dom Juan...) et Benoît Van Dorslaer, inénarrable comique en Sganarelle complice du public.

Ces deux larrons manient un mensonge particulier à chacun. Celui de Dom Juan, instrument mondain efficace pour séduire et conquérir ses belles proies, celui de Sganarelle, mensonge populaire pour composer avec le pouvoir de son maître qu'il craint mais dont il réprovoque les agissements.

Les deux compères sont entourés d'une pléiade de femmes aux rôles moins colorés un peu moins exhibés que les emplois masculins : Elvire, incarnée finement par Anouchka Vingtier, parfois émouvante mais au jeu plus intimiste que Dom Juan fort en gueule. Laurie Degand au talent comique assuré, nous a fait rire franchement en Charlotte, marionnette paysanne malmenée et éblouie par le

beau phraseur. Sans oublier Laetitia Reva, extravagante en Madame Dimanche, sorte de Botero enjuponné, opéra bouffé à elle toute seule.

Une soirée de rires et de réflexion, et en filigrane de la farce l'éternelle ambiguïté des relations entre l'homme et la femme.

Le mythe de Dom Juan me semble bien vivace en notre temps, bien que, juste retour des choses, de plus en plus de jeunes filles indépendantes et dégourdis s'en taillent maintenant le costume. Il y a beaucoup d'effets scéniques genre laser et fumées, la statue du Commandeur ajoute une dimension féerique au spectacle, la mort de Dom Juan qui disparaît entouré de vierges est fantasmagorique... Mais l'écriture de Molière, dépouillée et magnifique, restera toujours le plus bel ornement de la pièce.

Anne-Michèle HAMESSE



POUR CEUX QUI RESTENT  
DE PASCAL ELBÉ

AU THÉÂTRE ROYAL DES GALERIES  
DU 18 FÉVRIER AU 15 MARS 2015

Avec :

Cécile Florin, Bruno Georis, Thierry Janssen, Christel Pedrinelli et Pierre Pigeolet.

Mise en scène : Martine Willequet.

Décor et costumes : Lionel Lesire.

C'est une soirée de divertissement prise par le public du Théâtre des Galeries qui ne boude jamais son plaisir, qui s'invite parmi les acteurs comme dans une réunion d'amis : on s'amuse autant que ceux qui jouent sur scène, ils nous ressemblent et ressemblent à nos amis. Les rires font rebondir les scènes drôles et entraînent les nôtres en ricochets joyeux.

Pourtant la pièce de Pascal Elbé n'est pas que légère, on entre comme par effraction dans l'appartement d'Antoine qui vient de mourir, il s'agirait même d'un suicide ; ses

amis se réunissent là après l'enterrement et dévoilent leurs failles, leurs secrets, s'affrontent et se remettent en question.

Le grand atout de la pièce, c'est la présence dans l'appartement de Mathieu, un cambrioleur tombé là comme un cheveu dans la soupe. Thierry Janssen campe à merveille ce bonhomme mal dégrossi, mal à l'aise au début, plongé par hasard dans ce milieu bourgeois et qui finit par y prendre ses aises, devenant en fin de compte le point fort de cette pièce,

sauvée de la banalité par la présence incongrue de cet intrus.

Un intrus joué avec force et finesse par un comédien qui endosse nonchalamment le costume de cet homme simple qui va bousiller les codes, et se faire le révélateur des conflits.

C'est une pièce riche en rebondissements et en répliques qui font mouche, bref une excellente soirée à passer entre amis de longue date, *ceux qui restent*, heureux d'être encore vivants.

Anne-Michèle HAMESSE